TEMPERATURE

Du 10 mars 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	70	21
Midi.....	70	21
3 P. M.....	72	22
6 P. M.....	72	22

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 10 mars — Indications pour la Louisiane—Temps—en partie couvert mardi; vents frais du sud tournant à l'ouest.

La Visite du Prince Henri.

La visite faite aux Etats-Unis par le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur d'Allemagne, avec l'assentiment, sinon par l'ordre de ce dernier, à l'occasion du baptême d'un yacht dont la fille du Président était la marraine, est terminée, et il est possible aujourd'hui de hasarder quelques appréciations sur cet évènement qui a pris des proportions inattendues. La visite a été brillante toujours, parfois grandiose et, d'un bout à l'autre d'une rare cordialité.

Elle a été l'objet de bien des commentaires, les uns bienveillants, les autres malveillants, qui s'expliquent aisément et que l'on a quelque peine à comprendre.

Cette visite, les Etats-Unis ne l'avaient pas sollicitée. On la faisait spontanément, et il était naturel qu'ils s'en montrâssent flattés et qu'ils en témoignâssent leur reconnaissance. Nous ne voyons pas pourquoi des populations comme les nôtres se croiraient obligées de se conduire comme des gens mal élevés, sous prétextes qu'elles sont républicaines. La Liberté, l'Egalité sont faites pour relever et ennoblir l'humanité, non pour en ravaler le caractère et en abaisser le niveau. Les populations républicaines sont, à notre sens, plus obligées à la politesse que celles qui vivent sous un régime monarchique.

On ne peut donc que louer les Américains de l'accueil gracieux qu'ils ont fait à un prince qui représente un grand peuple et un peuple ami.

Ajoutons à cela que la nation allemande est celle qui a le plus contribué à peupler les Etats-Unis. Vous y rencontrez ses fils partout, dans tout les Etats.

Elle compte de nombreux représentants dans nos administrations, dans nos assemblées parlementaires et dans nos conseils municipaux. Comment donc la présence inattendue parmi nous d'un prince allemand n'aurait-elle pas réveillé en ces hommes le souvenir de leur origine? Comment ces hommes n'auraient-ils pas cherché à profiter de l'occasion pour se grouper autour du prince Henry? Le contraire nous eut étonné et nous aurait donné d'eux une assez triste idée. C'est là le secret des ovations dont le frère de Guillaume II vient d'être l'objet et des fêtes que l'on a données en son honneur partout où il s'est présenté, à Washington; à la Maison Blache comme dans les villes de l'Ouest et du Nord.

Les œdipes de la politique sont allés plus loin; ils y ont vu ou cru y voir un acte ayant une haute portée politique, accompli en vue d'un but spécial poursuivi secrètement par l'Allemagne; nous n'en croyons rien.

L'Allemagne a ici comme partout ailleurs, dans les deux Amériques de graves intérêts à défendre et elle est bien aise de s'assurer d'avance la bienveillance de notre gouvernement et de nos populations. Rien de plus simple, de plus légitime. Inutile de se creuser la cervelle pour trouver une explication toute naturelle qui a déjà germé dans tous les esprits.

Des actes et non des paroles.

Le Conseil municipal de notre ville est saisi dans le moment d'une question qui, pour paraître problématique n'en est pas moins facile à résoudre, si ceux qui sont appelés à la traiter veulent bien la considérer sous toutes ses faces et sous toutes ses phases.

La ville, il y a huit ou neuf ans, octroyait à une compagnie de capitalistes, au prix de 95,000 dollars, le privilège d'installer un système d'égouts. Les premiers travaux, comme résultat, ne répondirent pas à l'attente générale, puis survinrent des délais qui laissèrent deviner que la gigantesque entreprise ne serait jamais menée à fin.

Quelques années plus tard, les contribuables consentirent à s'imposer une taxe nouvelle pour compléter l'entreprise; mais la ville devait en prendre la responsabilité, en diriger les travaux; de là la création d'une commission s'intitulant: Commission des Eaux et des Egouts.

Pour acquérir la propriété et le privilège de la compagnie, des offres furent faites à celle-ci par la ville, et afin de sauvegarder les intérêts de part et d'autre, deux experts en la matière furent chargés d'évaluer la propriété de la compagnie. Après de longs pourparlers, il fut convenu que la ville paierait $200,000 pour le matériel et $95,000 le privilège.

La compagnie en défaut menace de faire traîner l'affaire en longueur devant les tribunaux; et pour éviter un délai qui serait nuisible aux intérêts de la ville, la Commission des Eaux et des Egouts, après mûre réflexion, a décidé de lui offrir, comme nous le disons plus haut, $295,000.

Le maire qui n'est pour rien dans cette situation où se trouve aujourd'hui la ville, veut que soient poussés avec activité les travaux d'égouts; et hier soir, il a expliqué que tout en reconnaissant qu'il est déplorable d'avoir à dépenser $95,000 pour l'achat du privilège que possède la Compagnie, il est de l'intérêt de la ville de recourir à cette mesure, pour permettre aux travaux de s'exécuter et d'être entamés à bref délai. Le peuple a voté la taxe et il est du devoir de la ville de lui donner son dû. En quelques jours, si la question se réglait comme le suggère la Commission, plus de quinze cents hommes auraient de l'emploi pendant tout l'été prochain. Plus de $3,000,000 seraient jetés dans la circulation et les capitalistes au-dehors verraient que nous travaillons à l'amélioration de notre ville.

M. Gilmore, l'avocat de la ville, a la certitude de gagner tout procès qu'instituerait la ville; mais quand s'instruirait le procès? dans plusieurs années.

Est-il donc raisonnable, est-il de l'intérêt de la ville de perdre un temps précieux pour échapper à une défense relativement infime?

Certes, on est en droit de rager d'avoir à payer un argent qui serait plus utile dans les coffres de la ville que dans les poches de capitalistes n'y ayant aucun titre; mais rappelons-nous ce mot bien vrai: de deux maux, mieux vaut le moindre.

La faute en est à l'administration sous laquelle la compagnie est devenue délinquante; elle aurait dû sauvegarder les intérêts qui lui étaient confiés; elle n'en a rien fait.

Le temps n'est plus de se gratter la tête, comme on dit vulgairement, et de réfléchir. Il faut à l'heure présente agir, agir sagement.

GŒTHE.

Une statue de Gœthe s'achemine vers Rome. C'est un cadeau de Guillaume II à la Ville. Cette statue est reçue avec joie par les Italiens. Par Gœthe, disent-ils, a pénétré en Allemagne l'influence du génie latin. Il a été l'amant de Rome. Il y revient aujourd'hui. Rome tire fierté d'un amour si fidèle et d'un retour après un siècle. Il est vraisemblable que les Allemands raisonnent un peu différemment. En expédiant Gœthe là-bas, peut-être songent-ils moins à remercier le génie latin qui a formé leur plus grand poète, qu'à exporter une gloire allemande. Gœthe va à Rome en représentant de son pays, pour rendre hommage, disent les Italiens, pour en recevoir, pensent peut-être les Allemands. Ainsi la subjectivité des deux peuples est satisfaite. On parle aussi d'un but politique. Le chambellan de Weimar irait, diplomate posthume, resserrer une certaine alliance.... C'est un peu puéril, et d'ailleurs hors de notre compétence. Cependant, où les Romains placeront-ils la statue tudesque? Ils paraissent perplexes. On a proposé une solution élégante. Il y a au Pincio un très vieux palmier, qui fut donné, tout petit encore, par Gœthe à un de ses amis romains. C'est à son ombre assurément qu'il faut élever l'image du grand homme. Il verra à ses pieds la Ville, à qui il doit d'être poète; puisque, enfin, assure-t-on, ce sont les tableaux italiens qui l'ont découragé de peindre. Il pourra voir de loin le Capitole, où Victor Hugo va prendre place. Ce sera un beau concert de génies étrangers, et Rome pourra se croire revenue au temps d'Alexandre Sévère qui était affable à tous les dieux. Il faudrait souhaiter pourtant que Gœthe eût aussi à Rome un monument moins officiel, et plus riant que ceux qu'élève la main solennelle d'un César. Il faudrait souhaiter que son buste parût au coin d'une popine, semblable à celle des "Elégies romaines", et fût agréable encore aux belles filles qui écrivent des mots d'amour sur la table, du bout du doigt, avec le vin répandu.

MERVEILLEUSES AVENTURES.

Le vieux et vénérable cheikh Ishak refuse de faire connaître les merveilleuses aventures de Hassan al Bessri à cinq sortes de gens:

"....les ignorants, car ils ne sauraient l'estimer, avec leur esprit grossier; les hypocrites, qui en seraient offusqués; les maîtres d'écoles, qui, impuissants et épais, ne les comprendraient pas; les idiots, qui sont comme les maîtres d'écoles; et les mécréants, qui n'en sauraient tirer un enseignement profitable."

C'est en tête du Xe tome des "Mille Nuits" paru aux éditions de la "Revue Blanche" que se trouve cet enseignement. Et nul doute qu'il s'applique aux "Mille Nuits" tout entières. N'est-il pas alors, bien honorable pour notre temps qu'elles aient un si beau succès, alors surtout que l'admirable traduction du Docteur Mardrus, œuvre d'un art parfait, restitue toute l'exquisité et l'artistie de ces contes merveilleux? Chaque volume des "Nuits" est attendu avec impatience non seulement par les "esprits délicieux" mais par un vaste public, dont quelques têtes eussent peut-être fait froncer le sourcil au vieux cheikh Ishak. Ceux-là y cherchent sans doute la drôlerie un peu vive de la gaîté arabe: ils en trouveront de curieux traits dans le "Divan des gens hilares et incongrus".

Les Aventures de Hassan al Bessri et de son épouse Splendeur, fille du Roi des Genns, le conte charmant du Dormeur éveillé, les Amours de Zein Al Marwassit, l'Histoire du jeune homme mou, composent ce volume l'un des plus beaux de cette extraordinaire série.

THEATRES.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Phroso.

VARIÉTÉS.

Il y avait une foule énorme à l'Orpheum hier soir. La curiosité était vivement excitée par l'annonce qu'avait faite le directeur Martin Beck de l'arrivée du fameux automate Phroso, qui devait faire sa première apparition ce soir-là, et l'on sait qu'il opère de véritables prodiges.

Le matin il y avait eu une première exhibition qui avait enthousiasmé ceux qui y avaient été gracieusement invités.

Aussi le soir, la salle était-elle comble avant le lever du rideau. L'attente du public n'a pas été trompée. Phroso est véritablement une merveille.

Mais ce n'est pas la seule nouveauté que l'Orpheum offre, cette semaine, à ses habitués.

Il y a d'abord Louis Simon et Grace Gardner qui sont deux artistes de beaucoup de valeur et se sont déjà fait bruyamment applaudir dans le "New Coachman", une saynette extrêmement amusante.

Viennent ensuite les chiens savants et merveilleux d'adresse, de Reichen.

Puis Bruch et Rivière dont les duos sont célèbres en Europe et au Nord.

Ajoutez à cela des chanteurs amusants, tels que Larry Dooley et Chas Kent; des danseurs et des mimes, tels que Holt, Gorman et Keppler, et bien d'autres scènes amusantes qui assurent à l'Orpheum une semaine exceptionnellement heureuse.

THEATRE CRESCENT.

"Sweet Clover".

C'est un titre charmant que celui de cette pièce: "Sweet Clover"; par elle-même elle vaut plus encore; elle est pleine de fraîcheur, de grâce.

C'est une adorable pastorale qui a tout d'abord conquis tout le parterre du Crescent, peu habitué à ces scènes simples, d'une gaîté douce, parfois trempée de larmes.

Il est vrai qu'elle est interprêtée d'une façon sédulsante par Miss Adelaïde Thurston, une des plus ravissantes étoiles de la scène américaine.

Le drame, drame, car c'en est un véritable, malgré les gaîtés dont il est semé, se passe tout d'abord dans une ferme et l'héroïne est d'une simplicité foudroyante, comme d'une vertu sans tâche — deux qualités rares au théâtre et que Miss Thurston semble être faite tout exprès pour interpréter. Elle a bien vite conquis son public au Crescent et assuré le succès de la pièce pour toute la semaine.

Elle est d'ailleurs fort bien secondée dans sa tâche par M. Otis Thayer qui, dans le rôle de Gerome Holcombe, son père, a fait preuve d'un véritable talent.

Il y a dans le personnel de la pièce un rôle d'ingénue finement joué par Miss Allen, laquelle s'est taillé un superbe succès dans un rôle de second plan.

Ce qu'il y a surtout à louer dans la troupe actuelle du Crescent c'est la façon dont elle est composée. Chaque artiste est à sa place et joue le rôle qui lui convient. C'est le secret du succès que vient de remporter "Sweet Clover", au Crescent.

THEATRE AUDUBON.

"Corsican Brothers"

Dimanche, en matinée, le Théâtre Audubon produisait un excellent drame dont nous avons déjà donné l'analyse à nos lecteurs: "The Corsican Brothers", une ancienne pièce qui a fait fureur jadis et se trouve à l'heure qu'il est plus jeune que le premier jour. Nous en avons eu la preuve, dimanche en matinée et le soir. Coup sur coup, la salle s'est trouvée pleine.

Les Frères Corses sont un des drames les plus émouvants du répertoire moderne; il est orné de duels, de meurtres qui se succèdent dans les conditions les plus tragiques que l'on puisse imaginer, même quand on connaît le caractère violent des passions qui s'agitent dans cette île.

Une pareille pièce convenait à une troupe comme celle de l'Audubon. M. Mortimer Snow y est superbe dans le rôle double qu'il joue de Louis et Fabian der Franchi, les deux frères jumeaux. Il s'est fait bruyamment applaudir dans les scènes les plus dramatiques qui sont nombreuses dans ce drame.

Miss Kate Dalglish s'est montrée à la fois très touchante et très passionnée dans son rôle d'Emilie de Lesparre qui semble avoir été écrit pour elle. Charles Hawkins est un artiste qui tire un excellent parti d'un rôle secondaire. Toute la troupe s'est vaillamment conduite dans ces trois premières représentations qu'elle vient de donner. Le succès est assuré pour toute la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

"Pink Dominoes."

Comme nos lecteurs le savent, "Pink Dominoes"—Les Dominos Roses, est une pièce tirée du répertoire comique français. La pièce a été traduite dans toutes les langues et a fait le tour du monde au milieu des éclats de rire des parterres de l'Europe et de l'Amérique.

Comme l'indique le titre, les scènes principales se passent dans un bal masqué et engendrent les aventures les plus étranges, les plus amusantes. Etant donné une troupe bien composée comme la troupe Baldwin-Melville, le succès était assuré d'avance: il a été complet, plus franc encore que nous ne pouvions l'espérer.

Les femmes y jouent un grand rôle; ce sont elles qui en dirigent l'intrigue; c'est ce qui lui donne un charme étonnant. Misses Linthicum et Moore y déploient beaucoup d'esprit. Quant à Miss Blanche Seymour, elle s'est fait bruyamment applaudir dans le personnage de Rebecca. MM. Frreman et Sainpolis sont très drôles dans leurs rôles de maris en bonne fortune.

Les "Pinks Dominoes" ont été précédés d'un joli lever de rideau intitulé "Night and Morning", par Dion Boucicault, qui a tout d'abord égayé le public qui était tout disposé d'avance aux joyeusetés de la grande pièce.

Excellente semaine qui s'ouvre au Grand Opera House.

THEATRE TULANE.

Francesca da Rimini.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur raconter une fois de plus l'histoire de "Francesca da Rimini". Le drame, disons le mot, la tragédie, est classique et il n'est pas de jeune homme, de jeune fille qui ne l'ait apprise sur les bancs de l'école, et elle nous reporte à l'époque terrible de la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, en Italie. Il a fallu une certaine dose d'audace à M. Otis Skinner pour produire devant le public une pareille pièce et une rare habileté pour pouvoir s'entourer d'une troupe capable de le seconder, de le soutenir.

Il y a complètement réussi et la représentation de dimanche soir a été un véritable triomphe.

Ce n'est pas son talent, sa valeur artistique qui peuvent provoquer des doutes. Il est connu depuis longtemps parmi nous et il compte à la Nouvelle-Orléans de nombreux admirateurs. C'était une véritable "Francesca da Rimini" qu'il lui fallait trouver et la tâche n'était pas aisée. Cette fois encore, il a trouvé ce qu'il lui fallait. Miss Van Dresser (Francesca) a toute la taille, toute la beauté d'une héroïne de théâtre. Le regard est superbe et profond et la voix nette portant le sentiment, la passion et la grace qui se dégagent de toute sa personne suffit pour lui conquérir tous les cœurs.

M. Skinner nous a donné un parfait Lanciotto et sa façon d'interpréter ce rôle le place définitivement au premier rang de nos grands artistes.

M. Aubrey Boucicault est un beau cavalier et un artiste d'élite. Il n'a pas peu contribué dans son rôle de Paolo au succès de la pièce.

Dans son odieux personnage de Fou, M. Wm Norris a su se conquérir les sympathies de ses auditeurs. Il est sinistre d'un bout à l'autre de la pièce.

"Francesca da Rimini" vient d'obtenir un très brillant succès au Tulane. C'est donc une soirée de salles combles qui vient de commencer.

MOTS POUR RIRE.

A une grande soirée. Deux femmes en déchirent une troisième à belles dents.

—Pourtant, fait l'une, on dirait qu'elle est en beauté, ce soir, elle brille d'un certain éclat!

—Qu'elle emprunte à ses dix lustres, interrompt férocement l'autre.

—

Le jeune Berlureau va chercher le médecin pour son père qui est malade.

—Diable, fait le docteur après avoir pris la température de ce dernier, il a une fièvre de cheval.

—C'est impossible qu'il ait attrapé cela, fait le jeune gâteux.

—Comment ça? fait le médecin interloqué.

—Parce que nous ne sortons plus qu'en automobile!

Prédicateurs du Carême.

À LA CATHÉDRALE.

Le Révérend P. Knapp a fait dimanche un des plus intéressants sermons du carême que nous ayons entendus. "Miséricorde et Charité" est le texte sur lequel il a appuyé ses exemples, tous mis à la portée de ses auditeurs des deux sexes, de tout âge, de tout rang social, de toute éducation, et même de ceux qui n'en eu aucune. Citons-en quelques-uns: Dans une famille, combien de fois la douceur eût-elle eu raison de résistances tenaces que la sévérité a exaspérées? Il y a tant de moyens, surtout pour les femmes, d'obtenir, par la bonté, par la prévenance, par les petites attentions, par la prière, des sacrifices ou des services dont il semblerait que jamais on n'oserait discuter la nécessité, l'urgence même. Assouplir les caractères, c'est arrondir les angles, et il y en a pas mal de très aigus dans la vie! En société il est rare qu'on ne daube point sur le prochain, et pour ceux qu'on malmène plus ou moins, sans qu'ils s'en doutent, en leur présence même quelquefois, combien de remarques blessantes, de sous-entendus moqueurs, de réflexions saugrenues, entend-on se succéder à leur intention, comme les fusées d'un feu d'artifice, quand on en tire le bouquet! L'esprit malveillant est toujours facile, et c'est souvent n'en pas avoir beaucoup que d'en lasser son auditoire. La charité du silence, on ne l'a guère en compagnie; c'est un feu roulant de médisances que la causerie, et la calomnie s'en mêle parfois: on juge si légèrement, et sur des apparences si fréquemment trompeuses! Quant aux conséquences, on n'y songe même pas.

L'arme du ridicule est facile à manier: il suffit d'une méchante langue pour ternir une réputation; une réticence peut faire plus de mal qu'une longue période; il est facile de la souligner d'un cliquement d'yeux, d'un geste, d'une intonation spéciale: le mal est fait, mais qui s'en inquiète? c'est la monnaie courante de la conversation dans bien des milieux.

Entre frères et sœurs, ne devrait-il pas être tout naturel de voir régner la paix, de se préoccuper des plus petits, des moins intelligents, de ceux qui sont infirmes ou malades? Au contraire de ce qui devrait être, ne voit-on pas les aînés abuser de leur force ou de leur petite part d'autorité, aigrissant le caractère des plus jeunes, des moins favorisés par la nature.

Dans les intimes de la maison, dans les parents mêmes, comme on se moque des petites manies, des modes ridicules et surannées qu'ils affectionnent parce qu'elles leur rappellent le temps où ils étaient jeunes. Que nous importe pourtant? Las! du haut en bas de l'échelle petits et grands font de même. Combien donc le prédicateur éloquent a-t-il eu raison de nous rappeler à de meilleurs et plus généreux sentiments, en développant familièrement du haut de la chaire ce beau texte: "Miséricorde et Charité".

A SAINT-AUGUSTIN.

L'apostolat est, par excellence, le lot du prêtre; suffit-il que seul il s'en préoccupe? Hélas! non. Le prêtre, beaucoup le fuient, certains ne le voient que rarement, à des époques spéciales ou indéterminées; mais non lorsqu'on a besoin de ses conseils ou de son ministère paternel. Beaucoup ne croient sa présence nécessaire qu'à l'heure de la mort, encore! car souvent on fait de son ministère plus une question de convenances qu'une question de devoir.

L'apostolat doit être exercée par tous: par l'épouse notamment à l'égard de son mari et de ses enfants: que de déférence ne lui montreront-ils pas alors qu'ils regimberaient contre l'admonestation du prêtre? L'apostolat n'est-il pas sûr de vaincre quand l'ami d'enfance cherche à ramener dans la droite voie le camarade à l'esprit plus léger que perverti, le retrouvant après l'avoir perdu de vue pendant de longues années; l'enfant auquel le père et la mère donnent l'exemple des vertus qu'ils veulent lui inculquer dès son bas âge?

L'ouvrier qui, la tête haute, remplit ses devoirs religieux soigne le corps et l'âme de ses compagnons, en leur prêchant, par l'exemple, les vertus du chrétien et les vertus du foyer domestique, est aussi un apôtre dont l'exemple fait plus de recrues que ne le feraient des paroles que souvent l'on entend d'une oreille distraite.

Et ceux qui travaillent ainsi au salut des âmes s'enrichissent devant Dieu des bonnes actions qu'ils ont faites pour le bien de leur entourage. Si la mort les surprend, ils sont calmes, et l'attendent de sang-froid, certains de trouver, devant le tribunal de Dieu, pour plaider en leur faveur, les œuvres de miséricorde qu'ils auront mises en action, en connaissant les admirables préceptes. Et c'est ainsi qu'ils pourront dire, avec l'apôtre, "qu'ils ont mis le feu à la terre pour qu'elle s'embrasse", c'est-à-dire qu'ils ont mis toute l'ardeur de leur zèle au service du Dieu qu'ils ont servi, qu'ils ont enflammé les âmes pour qu'à leur tour elles communiquent leur foi ardente par leur apostolat, et que la mort ne soit pour elles qu'une récompense.

Pris sur le fait.

Un jeune homme du nom d'Olivier Jumonville, domicilié rue Dryades, No 1732, a été pris en flagrant délit, hier soir, dans le magasin de L. Silverstein et Fils, rue Dryades, 1726, où il s'était introduit dans l'intention d'y commettre un vol.

M. Hy Lazarus s'était aperçu à diverses reprises que des voleurs avaient essayé d'entrer dans le magasin de son beau-frère, et comme cette tentative s'était renouvelée dimanche soir, il s'était posté dans le magasin avec son demi-frère, A. N. Silverstein, le gérant du magasin de la rue du Canal.

A onze heures moins un quart ils ont entendu du bruit à l'étage supérieur et, montant, ils ont arrêté Jumonville qui venait de s'introduire par une fenêtre. Le prisonnier a été remis aux soins de l'agent Hunt qui l'a conduit au poste du me precint.

Béni soit le Fourneau à Gaz
Car il garde la paix à domicile.
Achetez-en un.
Deux, si c'est nécessaire.
New Orléans Lighting Company,
Bankson Taylor, gérant.
Rues Commune et Baronne.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 9 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

PREMIÈRE PARTIE.

EVE-ROSE.

III

Suite.

Madame Vallurier, dans la pièce contiguë, s'était jetée tout habillée sur un lit; Terrenas avait sommeillé dans le fauteuil, au pied de celui de Jacques.

Vers le matin, alors que commençaient les bruits de la rue, l'avocat, qui se laissait prendre profondément par le sommeil, s'éveilla en sursaut.

Fut-ce une vision réelle, une hallucination?

Elle l'avait fait se dresser.

"Dans la glace de la cheminée, il lui semblait voir un buste de femme penché à la tête du lit, tandis qu'une main au-dessus de la tasse posée sur la table de nuit, paraissait laisser tomber quelque chose.

"Une forme bien blanche franchissait le seuil de la chambre où reposait la jeune femme."

Son cœur sauta dans sa poitrine, bondit jusqu'à sa gorge.

Il étouffait.

Pourquoi cet émoi?

Mme Vallurier était venue voir, ainsi qu'elle le faisait différentes fois au cours de la nuit, si son mari reposait: le geste n'était qu'une hallucination.

Un léger bruit dans la pièce à côté confirmait cette supposition.

Jules Terrenas attendit, retenant son souffle.

Et lorsque ce bruit, semblable encore à un frôlement, eut cessé, de quelques minutes, il se leva avec d'infinies précautions.

Jacques dormait, la respiration un peu inégale, tranquille pourtant.

La tasse était bien sur la table de nuit, pleine de lait.

Il la prit et, rasant avec précaution le tapis, alla la poser sur une commode, au bout de la chambre.

Et ce breuvage lui sembla bien réellement suspect.

Le jour vint tout à fait, le malade s'éveilla.

Madame Vallurier parut, coiffée, en toilette de ville, un costume tailleur en drap gris clair; elle n'avait plus à mettre que son manteau et son chapeau.

Si son mari voulait toujours abandonner la maison, elle le suivrait, l'installerait du moins.

D'ailleurs, sa place, où qu'il allât, n'était-elle pas auprès de lui?

On annonça vers neuf heures le docteur Saussaye, qui fut, comme la veille, pour le changement de lieu immédiat.

Jacques allait donc se faire habiller, et cette fois, partir.

Il était prêt.

Le coupé attelé attendait en bas, derrière celui du docteur, qui stationnait contre le trottoir.

On se disposait à descendre, madame Vallurier accompagnait son mari.

Elle avait passé sa veste d'astrakan, posé sur ses cheveux sombres sa toque de drap gris clair — la nuance de sa robe — garnie d'un oiseau, une mouette, qui la couvrait à moitié.

—Et les enfants? demanda son mari, je veux voir mes petites.

Eve les appela.

Elles accoururent, sortant du cabinet de toilette, leurs beaux cheveux plus soyeux, leurs joues plus fraîches, de la lumière plein leurs grands yeux, tout heureuses, toutes gaies, ayant oublié déjà qu'il y avait de la tristesse autour d'elles, ne faisant plus attention au désarroi de la maison.

—Ma Vovotte, ma Rosette....

Elles répondaient par des baisers; ces petites lèvres n'en sont point avares. Les bras des fillettes enlacent spontanément, toujours plus caressants, à de rares exceptions près, que ceux des garçonnets.

Puis elles s'étonnèrent.

Papa, n'était plus malade? Il partait à son hôpital?.... Maman allait donc avec lui?

—Je reviendrai pour le déjeuner, mes chéries, fit cette dernière, soyez très sages, avec Miss....

Elle était sur le seuil, "Miss" une Anglaise qui n'avait point du tout le type générique, une brune aux traits froids, avec un teint sans incarnat, plutôt bien, qui n'inspirait pas la sympathie.

M. et Mme Vallurier hésitaient à la placer près de leurs enfants.

Mais les renseignements sur son compte étaient de ceux qui peuvent faire passer sur la question d'attirance.

Il serait toujours temps, si les fillettes ne s'habituaient pas à elle, de la remercier.

Assez instruite pour les diriger longtemps, acceptant avec cela, le rôle de simple gouvernante qui, s'il ne la reléguait pas absolument à l'office, l'excluait de cette intimité avec la famille, qui est souvent une gêne pour celle-ci, elle semblait le modèle du genre.

Chose qui surprit les parents, les enfants s'habituèrent très facilement à elle; elle avait su tout de suite les prendre, les dominer.

Très gâtées, Eve et Rose subissaient un ascendant qui ne pouvait qu'influer favorablement sur leur éducation, et ils s'en trouvaient des plus satisfaits.

Pendant qu'elles embrassaient leur père et leur mère, Jules Terrenas attirait d'un signe grès de la commode le docteur Saussaye, puis à voix très basse, en lui désignant de l'œil la tasse qu'il apportait là tout à l'heure:

—N'y a-t-il rien dans ce lait?

—Vous craignez qu'il y ait quelque chose?

—C'est plus fort que moi, je me méfie.

—Je puis l'emporter et l'analyser.

Sur le meuble, une bouteille vide, au col large, celle qui avait contenu le breuvage avant la stérilisation.

Saussaye, répandant à peine deux ou trois gouttes, transvida le contenu de la tasse, remit le cachet de plomb servant de bouchon, enlevé sans être pour ainsi dire détérioré, glissa la bouteille dans l'ample poche de son pardessus, et revint sans avoir été vu, précédé de l'avocat, au groupe formé par le père, la mère et les fillettes.

La sonnerie électrique de l'entrée retentit, sous une poussée prolongée, emplissant de son tintement la longue galerie et le cabinet de consultations, dont la porte restait ouverte.

Nul de ceux qui se trouvaient dans cette pièce n'y prit garde.

Le domestique, allant ouvrir, se trouva en présence de trois hommes, boutonnés très haut dans leurs pardessus, l'un coiffé d'un haut de forme, les deux autres de chapeaux melon.

Ils demandèrent madame Vallurier.

—Madame? répéta Henri, avec une surprise interrogative.

—Oui, madame.

—D'habitude, elle ne reçoit pas le matin.

—C'est une cas particulier.

C'était le monsieur au chapeau haut de forme qui parlait.

Blanc comme un mort, le valet de chambre derrière qui la cuisinière, la femme de chambre s'étaient montrées au bout de la galerie, passa devant les deux hommes en murmurant:

—Suivez moi, messieurs.

Il venait d'entendre la première, exclamer en sourdine:

—Le commissaire de police!

Sur le seuil ouvert du cabinet de consultations, le commissaire s'arrêta, ses deux compagnons restant derrière lui, dans le couloir.

Miss Nella, l'Aglaise, avait pénétré dans la pièce, pour lui livrer passage.

Il enleva son chapeau et, sur un ton excessivement poli:

—Suis-je en présence de madame Vallurier?

—Oui, monsieur, répondit la jeune femme, s'avançant vers lui.

Il la toisa de la tête aux pieds, sans insolence, gardant les apparences de respect qu'il ne devait guère abandonner, au cours de la mission qui lui incombait, en commissaire éduqué, s'adressant à des gens qui n'étaient pas les premiers venus, et ayant conscience des difficultés de son rôle.

Cette jolie femme au pâle visage, aux yeux de velours, était certainement sympathique.

Elle eût commandé les égards, alors qu'on n'eût pas été décidé à lui en témoigner.

Machinalement, le visiteur salua de nouveau.

D'un coup d'œil, cette fois circulaire, il embrassa la pièce et ceux qui s'y trouvaient.

Deux hommes, l'un à côté de l'autre, qui le chapeau à la main se disposaient à partir; dans un fauteuil, un autre homme, d'un teint cadavérique, auprès duquel se pressaient deux mignonnes